

Efflorescence

à la Châtaigneraie

LES ÉDITIONS DE LA PROVINCE DE LIÈGE



UNE FONDATION POUR PRÉSERVER L'AVENIR

Après une première exposition à La Boverie consacrée à Juliette Rousseff et Guy Vandeloise, notre présence hors Liège à La Châtaigneraie n'est pas un hasard. C'est en effet à Flémalle qu'est né le besoin de réfléchir à la préservation du patrimoine des artistes.

Léopold Plomteux qui habitait Flémalle m'avait interpellé au sujet de cette préoccupation. Je me suis rendu plusieurs fois chez lui, sur les hauteurs de la commune, pour en parler et tenter de trouver des solutions. Il était particulièrement préoccupé par la conservation de sa production, notamment ses grands formats. Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps de trouver une solution juridique.

Toutefois l'idée était lancée et ce fut, plus tard la rencontre avec le couple Juliette et Guy qui nous a conduits à la création de cette Fondation. La Province de Liège, qui a toujours été attentive à la création, nous permet dès lors par son soutien d'accueillir de nouveaux artistes. Au-delà de l'apport de leurs travaux, c'est aussi un patrimoine d'archives (projets, courriers, objets...) qui alimentent la Fondation. Et en plus de la conservation et de l'archivage, nous souhaitons exposer, éditer, organiser des conférences et des colloques.

Je me réjouis de cette deuxième exposition et remercie vivement les artistes et leurs familles pour leurs dons et leur confiance.

Paul-Émile Mottard,
Président de la Fondation

LA FONDATION, SA RAISON D'ÊTRE

J'ai vu des œuvres abandonnées dans des maisons vidées de leur contenu ;

J'ai vu des œuvres laissées pour compte par les héritiers dans des greniers humides et des garages pollués par les gaz d'échappement ;

J'ai trouvé des peintures oubliées sur le dessus des armoires ;

J'ai vu des œuvres déposées en bloc dans des magasins d'objets et de meubles d'occasion, le « donateur », le fils de l'artiste, me disant : « Que voulez-vous que je fasse avec ça ! » ;

J'ai vu des œuvres « décorer » les murs d'un w.c. ;

J'ai vu des dessins servir de cibles aux fléchettes d'un enfant ;

J'ai vu des archives d'artistes liégeois déposées sur la brocante ;

J'ai appris qu'un dépôt d'œuvres avait été squatté ;

J'ai appris que des lettres, des catalogues, des notes, des écrits, tout ce qui permet de retracer, de vivre le parcours d'un artiste, avaient été jetés à la poubelle.

Par ailleurs, j'ai vécu la disparition du Musée de l'Art wallon qui, lorsqu'il était à la Boverie, m'avait permis de prendre conscience de l'existence d'un art liégeois et d'en entreprendre l'étude. Des salles entières étaient notamment consacrées à Léon Philippet (tant apprécié par James Ensor), Adrien de Witte, Auguste Donnay et Richard Heintz. Le nombre d'œuvres présentées et leur choix judicieux permettaient de se faire une juste idée de leur importance et du rôle qu'ils avaient joué dans le renouveau de l'art à Liège à cette époque charnière entre toutes.

Mais encore ai-je assisté à la suppression des articles et des commentaires consacrés aux arts plastiques dans les journaux et à la radio

Enfin, j'ai vécu, jour après jour, le mépris mêlé de condescendance dans lequel l'art liégeois est tenu urbi et orbi. Comment pourrait-il en être autrement puisque le Musée d'Art wallon, rappelons-le, n'existe plus ; que les études sérieuses sur l'art liégeois, après le XVII^e siècle, sont pratiquement inexistantes et que les rétrospectives sont rares et sans valeur scientifique.

C'est dans ce contexte que, depuis des années, je cherchais à créer une Fondation. Car enfin, ce qui importe, dans un premier temps, c'est de sauver des œuvres et, à travers elles, des êtres, un patrimoine, une culture ; et, rêvons-le, dans un second temps, par son exposition, sa présentation (pourquoi pas dans un musée de l'art liégeois ?), son étude approfondie et sa reconnaissance internationale, nourrir l'inconscient collectif du lieu d'où on est issu, apprendre à nous reconnaître.

Pour ce faire, j'ai eu le bonheur d'avoir l'appui chaleureux de Paul-Émile Mottard, alors Député permanent en charge de la culture, et de pouvoir compter, au mieux de mes espérances, sur Isabelle Neuray, secrétaire de la Fondation, et ses assistantes Caroline Quaniers et Annamaria Pomella.

Guy Vandeloise,
Cofondateur de la Fondation,
mai 2019

LE CENTRE WALLON D'ART CONTEMPORAIN

Installé dans une gentilhommière du XIX^e siècle au sein d'un parc classé, le Centre wallon d'Art contemporain fête, en 2019, le 40^e anniversaire de sa première exposition. Créé sous l'impulsion du peintre Léopold Plomteux avec l'aide d'André Cools alors bourgmestre de Flémalle, le centre s'est revendiqué, dès ses origines, comme un lieu de promotion des artistes wallons. Très vite, son champ d'action s'est élargi. Les expositions produites par la Châtaigneraie s'attachent à promouvoir les différents aspects de la création plastique : expositions à caractère rétrospectif documentant la carrière d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles, expositions historiques et/ou thématiques s'attachant à des faits de société (féminismes, luttes sociales...), expositions extra-muros à Liège, en Belgique, en Pologne, à Paris, à Pékin... La promotion de jeunes artistes est également l'une des préoccupations majeures du Centre wallon d'Art contemporain. À cet effet, la Châtaigneraie travaille avec les écoles d'arts (La Cambre, Académies de Liège et de Tournai, Saint-Luc Liège, École supérieure des Arts de Valenciennes...). Des expositions collectives font la part belle aux jeunes artistes, des mini résidences et des workshops leur sont consacrés, un prix de la « Jeune sculpture » est dédié aux artistes de moins de 30 ans. Le Centre wallon d'Art contemporain entretient un excellent réseau de proximité avec une série d'institutions et d'espaces d'art contemporain de la Fédération Wallonie-Bruxelles. À ce titre, la Province est un partenaire privilégié du CWAC tant par le soutien qu'elle lui prodigue que par ses nombreuses invitations à collaborer aux diverses manifestations qu'elle génère (*Y a pas d'lézarts, Aux Arts etc, Reciprocity...*)

La Châtaigneraie mène un travail de médiation avec les publics en liaison avec des partenaires comme le CPAS, le centre culturel, les écoles et les associations via des visites guidées, des conférences, des rencontres, des manifestations à caractère festif. Le CWAC prête son concours à tout organisme désireux de mener à bien des expositions, des réalisations relevant de la création contemporaine.

Cette « alerte » quadragénaire fête l'anniversaire de sa première exposition cette année. Une occasion de se pencher sur son passé et de réfléchir à son avenir. L'opportunité de collaborer avec la Fondation Province de Liège pour l'Art et la Culture qui a pour vocation la protection et la mise en valeur de la création liégeoise.

Marie-Hélène Joiret,
Directrice du CWAC

EFFLORESCENCE À LA CHÂTAIGNERAIE

Tel un renouveau, telle une efflorescence, l'exposition remet à l'honneur le travail d'artistes plasticiens qui ont fait don à la Fondation Province de Liège pour l'Art et la Culture : peintures, gravures, broderies, photographies, vidéos, sculptures, environnements et installations occupent les quatre niveaux de cette gentilhommière, reconvertie en centre d'art.

Six des treize artistes exposés ont aujourd'hui disparu, les sept autres sont toujours actifs. Des accointances de vie ou de style existent entre ces artistes et certains ont choisi de dialoguer avec les morts sous le couvert d'anciennes amitiés ou d'anciennes amours.

L'exposition présente un échantillon cohérent mais non exhaustif de la création plastique du XX^e et XXI^e siècle en province de Liège. Elle valorise des courants de pensées créatives apparentés ou différents grâce à un choix d'œuvres judicieux et à une scénographie privilégiant un dialogue entre les espaces investis et les œuvres.

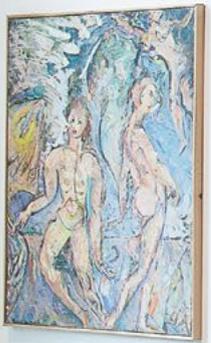
La plupart des onze artistes qui rejoignent la Fondation ont, d'une façon ou d'une autre, un lien direct avec Guy Vandeloise et Juliette Rousseff qui, rappelons-le, sont à l'initiative avec la Province de Liège de la Fondation

Amis et anciens élèves, ceux-ci témoignent, pour certains, d'une appartenance plus ou moins prononcée à l'esprit de création de nos premiers donateurs. Ainsi pouvons-nous citer le travail de sculpteur de Georges Bianchini et de Michèle Englert, de dessinateur d'Yves Barla, de photographe de Roland Castro, de graveur de Brigitte Corbisier ou les créations et installations textiles de Dani Tambour.

D'autres ont pris des voies très différentes comme Tania Lorandi, pataphysicienne devenue figure marquante dans ce domaine en Italie, Fabienne Guérens et ses créations *intranquilles* qui, comme Philippe Graitson, également décorateur de théâtre, a transité par le Cirque Divers. Pierre Čech, peintre et dessinateur portraitiste, lui, témoigne d'une autre influence liée à l'artiste Fanny Germeau. Quant au peintre Émile Alexandre, qui a partagé dans sa jeunesse un atelier avec son ami Guy Vandeloise, il annonce le Nouvel Expressionnisme.

Quoi qu'il en soit, l'exposition reflète bien cette valeur fondamentale de la Fondation d'être ouverte à des techniques et des attitudes multiples et variées, en privilégiant des artistes ayant le sens de la liberté dans la recherche, c'est-à-dire dans la pratique de l'art comme construction de la personne aux niveaux psychologique, somatique, philosophique et en quête d'eux-mêmes, par quelque moyen que ce soit.

Isabelle Neuray,
Commissaire de l'exposition



Vue de l'exposition



© Caroline Dethier

Juliette Rousseff

Plasticienne

Née à Liège en 1943, elle y vit et y travaille.

Romaniste, elle a étudié à l'Université de Liège mais aussi à l'Académie royale des Beaux-Arts, la peinture et le textile. Si elle a commencé comme professeur de français, elle a aussi donné des cours de peinture et de textile, techniques qu'elle utilise dans ses compositions picturales. Elle a exposé dans de nombreux centres d'art, galeries, musées en Belgique mais aussi parfois à l'étranger. Elle a organisé des expositions, des stages, a donné des conférences et s'est beaucoup investie dans la réalisation de l'art du textile, à Liège et à l'étranger.

**RENCONTRE AVEC JULIETTE ROUSSEFF À SON ATELIER, RUE HENRI PIRENNE
À GRIVEGNÉE, MERCREDI 19 JUIN 2019**

La pièce maîtresse de ton exposition sera ton *Grand triptyque « Corps et âme »*, ton œuvre la plus monumentale. Pourquoi ce déploiement dans l'espace ?

Un homme est rattaché à la terre et à la fois il prend son envol. Une aile implique un voyage et donc, s'étend dans l'espace.

Cette œuvre est-elle liée à ta série sur *les Grands Gestes* ?

Non, je développe la notion de voyage. L'omoplate brodée est reprise à l'extrémité droite de la peinture et cette naissance de l'aile, qui symbolise l'envol, peut recommencer à l'infini car tout être humain a le potentiel de s'envoler. Néanmoins, le personnage reste attaché à la terre car nous sommes des êtres humains.

C'est ce qui nous prémunit contre la folie ?

Oui, sûrement. Pour préserver notre équilibre mental, il faut retrouver la réalité.

Que symbolise cet envol ?

Chacun y met ce qu'il désire car nous sommes tous en quête d'envol. Si on n'a pas ce désir là, on se flingue, comme dirait Guy !

Et toi Juliette, quel est ton envol ?

Mon envol à moi, c'est ma peinture. Je ne peux pas passer un seul jour sans venir dans mon atelier, même si je n'y fais rien. Pas de pression de devoir produire à tout prix, non, il faut se détacher de cette pression et rester dans son monde.

As-tu toujours ressenti le besoin de créer ?

Dès l'âge de quinze ans, à ma demande, mes parents m'ont réservé une pièce rien qu'à moi mais celle-ci n'était pas étanche car de là je pouvais y voir ma mère. Mais c'était chez moi, et j'y faisais exactement ce dont j'avais envie. J'y ai créé mes deux premières œuvres : une création du monde et un arbre de vie. Dans la première, qui mesurait déjà 2 mètres sur 3, des bras et des jambes jaillissaient du limon de la terre comme des corps qui voulaient vivre...

... comme toi qui voulais peindre !

J'étais déjà dans le symbole comme si je respirais. Je me souviens que vers l'âge de vingt-cinq ans, je faisais d'extraordinaires rêves symboliques. Aujourd'hui, je ne rêve plus guère.

Dans la seconde, l'arbre de vie, les racines étaient dans le ciel et la frondaison tombait sur terre. Cette œuvre mesurait déjà 2,10 sur 1,50 mètres ! J'aimais déjà m'étendre.

Tu as également choisi d'exposer des œuvres plus anciennes, sont-ce des représentations nocturnes ?

Non, je suis sous le soleil mais aussi sous les choses. Je fais rentrer ces vues dans mon monde intérieur qui n'est pas au grand air. Ce n'est pas un parc réel que j'ai voulu figurer mais sa représentation inspirée de photos de parcs différents. C'est l'esthétique des images qui me plaisait.

Dans votre jeunesse, Guy et toi, travailliez-vous ensemble ?

Non, nous avons chacun notre atelier dans le quartier Jonfosse. On y travaillait séparément et on se retrouvait après notre journée. Je me rappelle que nous emportions avec nous notre petit chat Maxime. Il était si petit que Guy le cachait dans son pull, le portait presque comme un enfant... Il avait l'air enceint, je me moquais de lui. Maxime est malheureusement mort très vite.

Paysages, huile et mine de plomb sur bois, 1974-75, 120 x 90 cm



Tes grands sujets de prédilection en peinture, quels sont-ils ?

La transe. L'extase. L'intérieur de l'homme. La transe et l'extase sont deux états hors soi. L'extase te ramène à ton intériorité et la transe te met en état d'extériorité totale, on sort du monde.

Mais tu fais aussi des choses plus concrètes ?

Oui, comme mes poupées ou mes paysages. Guy m'a appris à photographier. J'aime passer par la photo parfois avant de peindre. Je trouve la distance intéressante, le cadrage me fait rêver.

As-tu besoin de t'inspirer de la nature ?

Non, pas vraiment. Mais je m'inspire parfois de petits os d'animaux, de pierres, de feuilles trouvés dans le jardin de Guy.

Tu pars davantage du microcosme que du macrocosme. Mais ton microcosme devient immense...

Oui, j'éprouve toujours le besoin de revenir à une dimension mythique.

Est-ce qu'un jour tu penses ressentir le besoin d'arrêter de créer ?

Rien ne me fera arrêter, sauf mes limites physiques car peindre est un travail harassant : depuis la préparation de la toile jusqu'à l'acte même de peindre.

Propos recueillis par Isabelle Neuray



*Guy Vandeloise, Juliette Rousseff à la Boverie, Les Éditions de la Province de Liège, 2018, p.46



Grand triptyque « Corps et âme », acrylique et soie brodée sur toile de lin, 2018, 210 x 323,5 cm

Émile Alexandre

Peintre

Né à Liège en 1935, il y meurt en 1973.

Formé en dessin et peinture de chevalet à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège, licencié en Histoire de l'Art et Archéologie de l'Université de Liège, il enseigne ensuite cette matière à l'École supérieure des Arts de Saint-Luc et à l'Académie de Liège. Passionné par la Renaissance italienne et l'Antiquité, Émile Alexandre s'en est beaucoup inspiré, et particulièrement de Botticelli, pour les compositions et les formats de ses toiles. Il a partagé un atelier rue Jonfosse avec son ami Guy Vandeloise.

Qui aurait pu dire, en voyant ses premières œuvres, qu'Émile Alexandre deviendrait l'un des plus importants précurseurs du Nouvel Expressionnisme ? Épris de grâce et de beauté, proche de Botticelli qu'il vénérât, Émile Alexandre ne pensait alors qu'à dire l'harmonie universelle, qu'à retrouver l'Unité.

C'est ce qui l'entraîna à utiliser la section dorée, à créer un type de tête ambivalent, à employer une couleur de plus en plus dense dont la luminosité transcende la forte matière. C'est ce qui l'amena enfin à peindre des œuvres importantes sur le thème de l'Androgyne.

Dès 1967, cependant, son œuvre de lumière et de couleurs devint progressivement plus inquiète. C'est que le triomphe de la société de consommation, le vide spirituel, le massacre de la nature et des villes, l'écrasement des minorités – et notamment de la culture wallonne par l'État belge – allaient le conduire à la pire dépression.

Violent ou tendu, de plus en plus sombre, son travail préfigure alors ce Nouvel Expressionnisme qui triomphe après sa mort survenue le 3 février 1973.

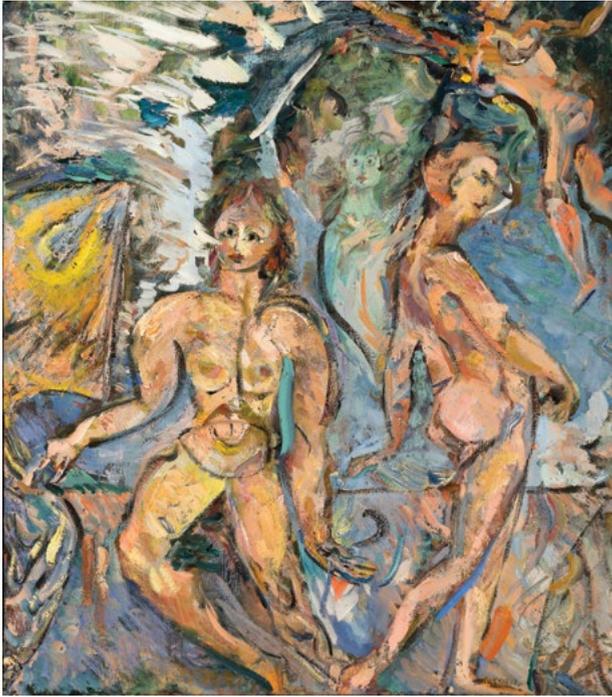


*Jouez sans moi les amis
la comédie
dorénavant m'agace
finir en statue de sel
victime de son passé
ne me dit rien qui vaille
adieu j'en ai soupé
je retourne dans mon anneau de cuivre*

Désignant ainsi la planète Vénus, Émile Alexandre disait clairement son souhait de retrouver enfin cette déesse dont la naissance signifiait pour les Renaissants l'apparition en ce monde du divin message beauté.

Guy Vandeloise,
Février 1993

Pâturage, huile sur toile, s.d., 80 x 70 cm

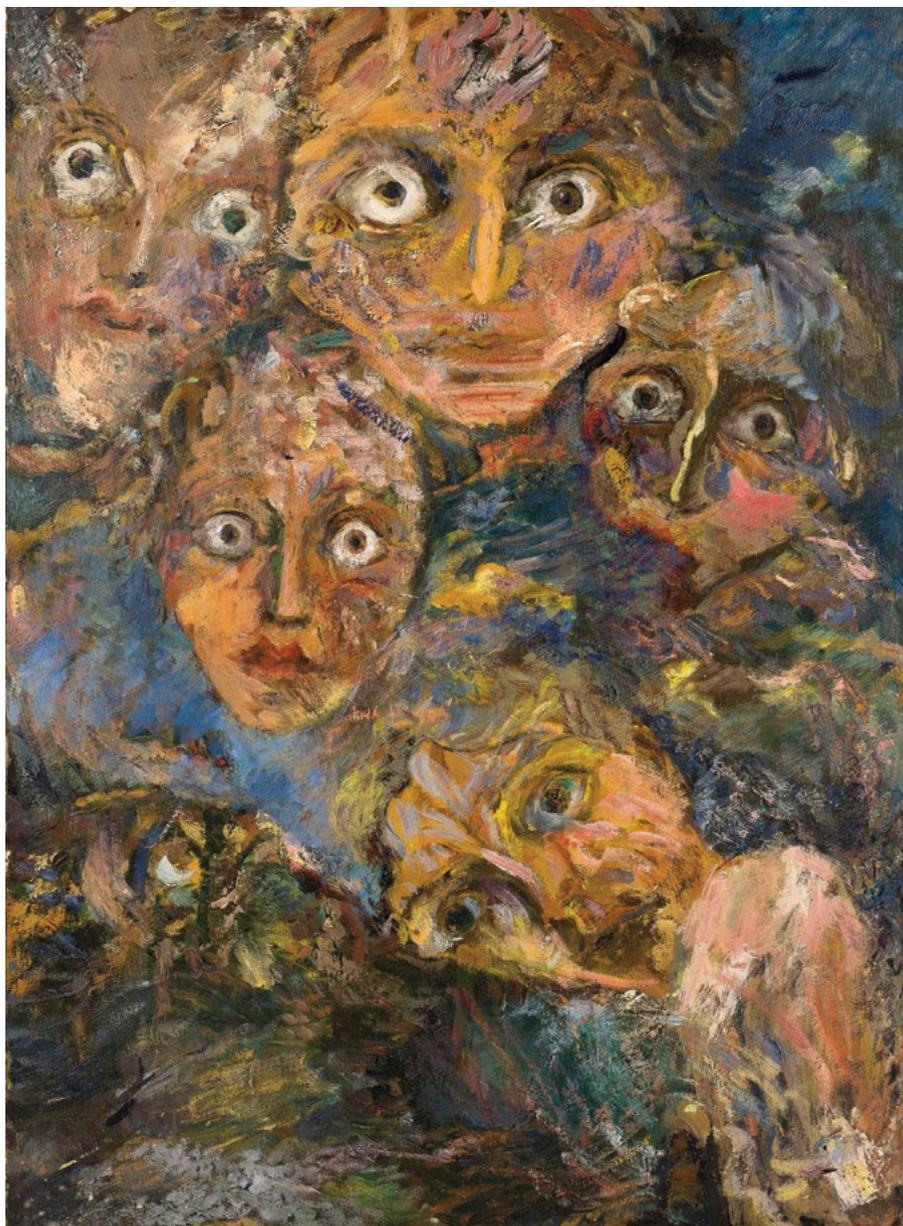


Portique, huile sur toile, 1962, 66 x 58 cm



Aurore, huile sur toile, 1968, 115 x 115 cm

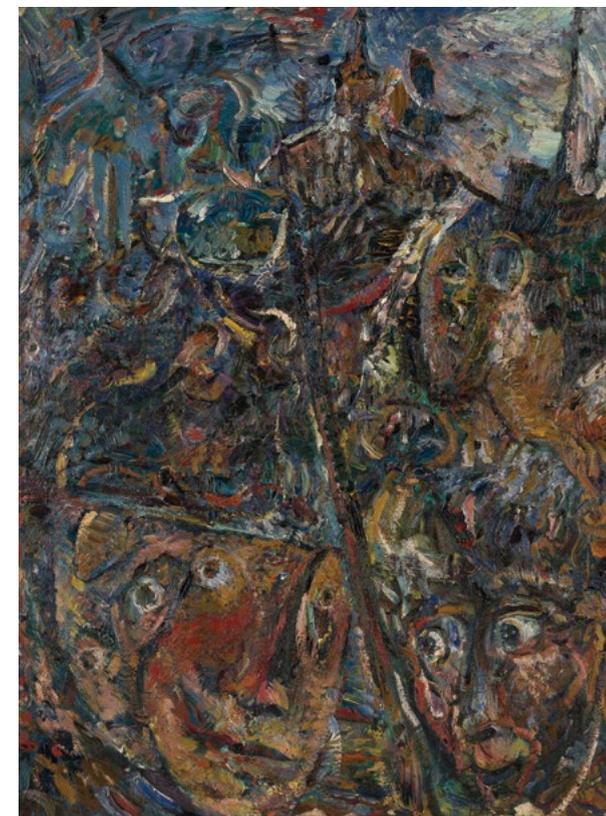
Le songe II, huile sur toile, 1964, 100 x 74 cm



Le hibou, huile sur toile, 1972, 50 x 100 cm



Canard industriel, huile sur toile, s.d., 74 x 64 cm





Il y a aussi chez lui un goût certain du symbole : en même temps qu'un goût évident de peindre, qu'une technique qui lui permet de tout oser, Graitson aime que ses œuvres s'ouvrent sur le monde des idées. Non pas à la manière sèche et intellectualisante des années 60, mais d'une façon qui est faite de chair et de vie, qui appelle un regard attentif, qui n'épuise pas l'œuvre mais qui en exige une lecture patiente et à plusieurs niveaux. Une toile de Graitson ne se découvre pas d'un coup, il faut se laisser porter par ses méandres, sa composition savante, ses surprises incessantes, son organisation palpitante.

Willy Lesur,
1985



Sans titres, encre de Chine sur papier, 1983, 73 x 55 cm



Chapiteau, acrylique sur toile, 1989, 170 x 150 cm



Sans titre, acrylique sur toile, s.d., 160 x 160 cm

Roland Castro

Plasticien, photographe

Né à Oreye en 1948, y décède en 2005.

Licencié en politique économique et sociale de l'Université de Liège et gradué en photographie d'art de Saint-Luc Liège, il y enseigne la photographie. Membre fondateur du groupe liégeois Quanta, il revendique l'importance de la matière, du jeu des ombres et de la lumière dans la pratique photographique, à tel point que l'approche esthétique de Roland Castro s'apparente parfois à l'art pictural. Son travail a par ailleurs fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives entre 1986 et 2014 à travers le monde.



Je refuse de me laisser emprisonner dans une morale photographique appauvrissante, je milite pour une photographie qui reconnaît toutes les formes de l'empreinte lumineuse.

Ma démarche

Souvent, dans la pratique photographique, la « chose » représentée, tirée sur un support présumé neutre, est importante. Toutefois, cette "chose" n'est pas la seule couche signifiante : les signes plastiques généraux – couleurs, formes, textures, composition... – et les signes plastiques photographiques – flou, figé, vision télé ou grand-angulaire, température de couleur, cadre – sont également signifiants. Je photographie des pierres, des visages (humain ou sculptural), des ombres... un peu pour leur valeur expressive ou symbolique, beaucoup parce que ces « choses », disponibles, me permettent de faire vivre les papiers, les textures, les pigments, de faire signifier de manière manifeste et autonome.

Ce qui arrive

Je ne peux me limiter à déclencher, clic-clac. J'ai besoin d'une photographie où il y a des papiers à plier, à déchirer.

Ce que je fais se situe entre les signes plastiques généraux et les signes spécifiquement photographiques parce que les textures et les matières relèvent des signes plastiques généraux.

Quand un phénomène accidentel se présente, si je l'accepte, j'essaie de le reproduire. Parfois, je me dis « est-ce que j'ose faire ça ? ». Maintenant, j'ose, tout ce qui se présente, j'ose le faire et le refaire. J'ose me l'approprier mais il faut évidemment que je puisse rencontrer cette surprise présente. Il faut que je sois en accord avec ce qui arrive, avec cet accident.

Ce n'est pas un accord avec des règles explicites ou implicites. Je crois que c'est un accord avec ce que je suis, plus profondément qu'avec des règles.



Sans titre, tirage au charbon Sury sur papier aquarelle, 1995, 53 x 43 cm



Sans titre, gomme bichromatée sur papier japon collé sur intissé, 1998, 65 x 47,5 cm

Bories, gomme bichromatée sur tarlatane collée sur plastique rigide, s.d., 50 x 60 cm





Brigitte Corbisier

Plasticienne

Née à Liège en 1946, elle y vit et y travaille.

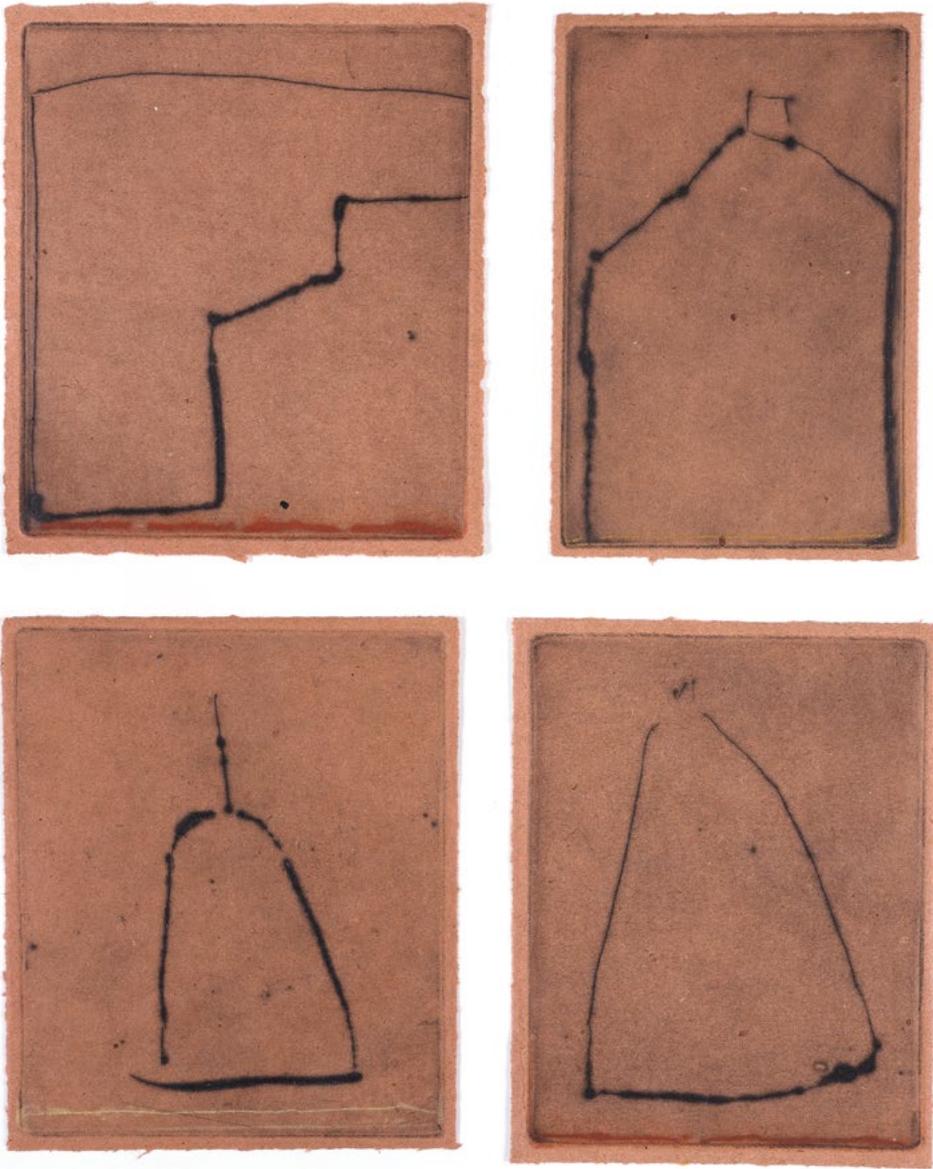
Diplômée de l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège en graphisme et illustration, peinture et gravure, elle poursuit sa formation de graveuse à l'Université des Arts de Belgrade (Serbie) et participe à de nombreuses expositions personnelles et collectives en Belgique et à l'étranger (Pologne, France, Sénégal, Portugal...). La faune et la flore, le microcosme, sont sa plus grande source d'inspiration ; oiseaux, insectes, pierres et autres coquillages se dévoilent dans ses gravures, ses peintures et, plus récemment, ses « dessins animés », même si des préoccupations cosmogoniques y voient le jour.

Brigitte Corbisier ne cesse de faire l'épreuve du minuscule, où tiennent des mondes, les siens, qu'elle arpente dans la clarté tantôt heureuse et tantôt douloureuse d'exister, et les nôtres dont souvent nous sommes ignorants. Des insectes courent entre les herbes du jardin, à Liège, au Pèrî, ou partout ailleurs. Des feuilles tremblent doucement, des mouches bourdonnent sur la page. Progressent les coccinelles, s'obstinent les éphémères, que nous sommes, aussi bien, et les oiseaux : les cigognes elles-mêmes, les grandes cigognes blanches ou noires qui battent lentement le vide de leurs ailes d'encre, de papier.

(Tombe en silence et ne te soucie de rien : de ses yeux d'algues noires la mer invisible te regarde et t'attend.)

Depuis la nuit des temps, dans l'espace et dans le temps, les êtres se métamorphosent, et nous-mêmes, amibes, élans, collines et nuages. Coulent les rivières parmi le monde et le sang dans nos veines. Fleurissent les étoiles, la nuit, dans le vaste ciel. S'enflamment les jours et tombent dans nos vies des milliers de météores. La mort n'existe pas, mais le mouvement seul d'apparaître ou de disparaître. Rien ne change et tout s'agence. Tout, toujours recommencé, tout est en mouvement, tout est en lien dans la soif jamais étanchée d'exister. À la pointe sèche, au pinceau, à la bouche, Brigitte Corbisier ne cesse de nous donner à voir les choses telles qu'elles sont. Être enfin, avec elle, à hauteur du minuscule.

Carl Havelange



Sans titres, série de quatre gravures à la pointe sèche deux couleurs, 2004, 10 x 15 cm



Vol du pélican, gravure à la pointe sèche deux couleurs, 2013, 97 x 24 cm



Sans titres, gravures sur papier épais Zerkall, 2009, 48 x 30 cm



Sans titre, acrylique sur toile, 2006, 86,5 x 85,5 cm



Georges Bianchini

Sculpteur

Né à Berloz en 1954, décède à Liège en 1987.

Formé à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège en sculpture et dessin, il suit aussi les cours de Guy Vandeloise avec lequel il tisse une solide amitié.

Au début des années 1980, il est l'un des rares sculpteurs belges à avoir le privilège d'entreprendre un stage en sculpture de deux ans dans les célèbres carrières de marbre de Carrare. Son travail a été montré lors de diverses expositions collectives et personnelles en Belgique, France et Italie. Il partageait la vie de l'artiste Dani Tambour.

Il mangeait les fleurs des champs
Il était curieux de tout
Il aimait le beau
Il aimait le laid, l'anal et le mental
Il aimait le foot
Il était sculpteur
Il détestait les gens qui se prennent au sérieux
Il avait 32 ans
Il aimait les chemises kitsch
Il cirait la semelle de ses chaussures
Il aimait l'opéra
Il aimait Corto Maltese
Il aimait rire
Il voyait tout
Il aimait l'Italie
Il aimait Marcel Duchamp
Il adorait sortir avec les copains
Il détestait les chapelles
Il se souciait peu de l'œuvre terminée
Il aimait les trois couleurs primaires
Il était gentil
Il connaissait tout ce qui concerne le Nombre d'or
Il détestait le snobisme
Il aimait les colonnes
Il aimait bien boire et bien manger
Il était sentimental
Il était honnête
Il était tendre
Il aimait les sculptures de Mambour et de Marcel Caron
Il était à l'écoute de l'autre
Il était secret

il aimait l'italie les petits cafés sur la mer

Témoignage brodé de Dani Tambour, 2019

Guy Vandeloise

Installation au Cirque Divers représentant l'artiste, sa compagne et un dogue allemand, taille réelle, plâtre peint, 1979. La disposition des sculptures crée un climat étrange renforcé par les masques blancs (moulage du visage de l'artiste) que devait porter le visiteur. L'identité de l'artiste ainsi recrée suspend le temps.





Sans titres, pierre de France et petit granit, surface taillée ou polie travaillée avec divers métaux ou pigments colorés, 1985-86



Sans titres, pierre et pastel à l'huile, 1985

Dani Tambour

Plasticienne

Née à Huy en 1950, elle y vit et y travaille désormais.

L'artiste vit une partie de son enfance au Congo où sa mère apprend aux jeunes femmes du village à coudre et à tricoter. C'est là le point de départ d'une passion qui ne la quittera plus jamais : la création textile. Elle entre à l'Académie des Beaux-Arts de Liège en cours du soir où elle se forme au dessin, à la peinture et à la sculpture puis, au début des années 1970, elle rejoint l'atelier de tapisserie donné par Juliette Rousseff. En 1988, lorsqu'elle obtient une bourse de recherche à la *Fondation de la Tapisserie, des Arts du Tissu et des Arts muraux de la Communauté française de Belgique*, l'artiste commence à travailler sur des tissus industriels de lin ou de coton qu'elle peint, imprime, brode... Ses créations ont fait l'objet de nombreuses expositions et acquisitions en Belgique et à l'étranger. Elle partageait la vie du sculpteur Georges Bianchini.

Précarité des choses, béance de l'absence, nostalgie : c'est sur ce terreau que poussent les fleurs fragiles de la vie et de la poésie dans l'œuvre de Dani Tambour.

Proust partait, dans ses romans, à la recherche du *Temps Perdu*. Dani, par ses broderies, accomplit le même voyage. Comment ramener à la surface, à la vie, une réalité disparue, parfois même inexistante (le grenier qu'elle n'a jamais eu et auquel elle rêvait). Comme elle le dit en se rétractant devant les questions qu'on lui pose : *moi, je ne sais pas philosopher, je cherche juste à créer mon grenier*. Mais que trouve-t-on dans un grenier ? Les traces de vies antérieures, d'êtres disparus – vieux meubles, vêtements, ornements, photos, vieux livres, ou même lettres parfois. C'est l'endroit où peut couvrir l'imaginaire, où l'on peut recréer un réel poétisé.

Ainsi va-t-elle, par le lent parcours des points de broderie, recréer des sièges et des coussins, repeindre, ligaturer et festonner des paires de gants. Parfois aussi, ouvrant un livre, elle rebrode des passages littéraires qu'elle peut très bien associer à des phrases évoquant ses propres souvenirs (*Boire du thé de la lune, Mon édredon rouge*).



Dani et Georges dans les années 1980

Il lui arrive de transposer sur textile de vieilles photos noir et blanc et de se demander, regardant les vêtements des personnes représentées : *Mais de quelles couleurs étaient donc ces habits ?* Elle souligne alors par la peinture et le coton, les présumées matières-couleurs de ces textiles faisant ainsi rentrer dans la vie présente des êtres qui lui sont chers. C'est d'ailleurs sous cette forme qu'elle a conçu sa participation à l'exposition de la Châtaigneraie : créer un face-à-face entre des pierres suspendues, œuvres de son ancien compagnon disparu, et les photos retravaillées de lui, petit garçon.

Certes Dani, tu ne philosophes pas, mais il t'importe de créer la rencontre entre le passé et le présent, entre la blessure et la poésie, et avec tous tes amis en leur demandant de t'offrir la trace de leur main gauche (celle du cœur, comme tu le dis) dont tu rebrodes fidèlement le contour.

Tu ne philosophes pas...

Juliette Rousseff
mai 2019

Poupée de porcelaine,
papier froissé et broderie, 2018



Trois photos brodées de Georges Bianchini enfant
(transfert de photos sur tissus blancs, peinture, pastel et broderie), 2019



Poupée de chiffons et broderie, 2013

roupées et autres jouets sur la bousga
orage les palmiers font la révérence
Zobor la neige
fenêtres givrées en hiver
ces fragments de souvenirs qui s'échappent
neige voile nuptial de l'hiver
l'armée de fourmis traverse la maison
le bruit entre dans le silence
la poussière rouge des routes
le goût de la canne à sucre
fruits de palme au makala
l'odeur des pains perdus
la blanchette de monsieur Seguin
le papier bleu des livres d'école
le sable s'écoule dans le sablier
en suomi guissonne la balliave
les devoirs de classe dans la chaleur de la famille
la poudre de riz de maman
les traversées de l'Uelé en pirogue
les vacances à la côte belge
retourner lentement vers mes racines
frayeurs nocturnes peur du noir
un veil ours jaune m'attendait
le ciel pleure à chaudes larmes
figures d'orties merci blamtain!
trois bouillottes les fenêtres gelées
baignades dans l'eau glacée du Royoux
l'armoire de ma grand'mère
un pigeon sous mon lit
mon édredon rouge
les painâi au petit déjeuner
sinon mon thé de la lune

Trente-quatre phrases brodées sur rubans blancs, depuis 2013 (travail continu)

Guy Vandeloise

Artiste plasticien multidisciplinaire

Né à Bressoux en 1937, il vit et travaille à Liège. Il a étudié la sculpture, la peinture et le dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, où il deviendra professeur d'esthétique, de sémiologie et d'histoire de l'art du XX^e siècle. Au fil de sa carrière, ce Docteur en Histoire de l'art a été membre actif de l'APIAW (*Association pour le progrès intellectuel et artistique de la Wallonie*), fondateur de galeries, conservateur, commissaire d'expositions et auteur. Aujourd'hui, il préside le Comité de sélection de l'Espace Jeunes Artistes de la Ville de Liège. Il partage la vie de Juliette Rousseff.

RENCONTRE AVEC GUY VANDELOISE À SON ATELIER, RUE DEFRÊCHEUX À LIÈGE, MARDI 11 JUIN 2019

***Efflorescence* présente aussi le travail d'anciens élèves qui vous sont chers, à toi et à Juliette, et qui vont faire don à la Fondation. Qu'estimes-tu leur avoir transmis ?**

Chaque année, je réactualisais mes cours en fonction des élèves, du contexte, en fonction de ma vie. C'est vraiment une vocation que d'être pédagogue. Mon objectif premier était de leur permettre d'arriver à être eux-mêmes. Je parlais de tout, tous azimuts, dans tous les domaines, j'essayais de décrypter chez chacun les influences sous-terraines. Je leur enseignais l'art de la communion car je pense que ce type d'art fait qu'on se situe dans un propos de reconquête de soi par rapport au monde. Il permet de rechercher un au-delà de l'être qui, par ailleurs, est aussi en soi. Beaucoup d'entre eux m'ont dit que cela les a aidés à vivre plus facilement le quotidien. En tout cas, je ne considère pas qu'il faille imposer un système de pensées. Par contre, il faut pleinement assumer sa subjectivité.

Guy Vandeloise me reçoit avec ses carnets. Des plus anciens, il me dit *tirer l'essentiel* ... et de continuer à noter *la quintessence* dans son nouveau carnet gris...

Et justement, je découvre qu'à 20 ans, encore loin de son professorat, « advenait » déjà au petit Guy, ce qu'il fallait faire connaître à *l'homme inattentif*...

Faire connaître ce qui est caché ou ignoré de l'homme inattentif :

¹ *Écllosion*

² *Germination*

³ *Cœur ténébreux des sources*

⁴ *Parties intimes de la nature*

⁵ *Espaces sidéraux*

⁶ *Océans charnels des grandes cités qu'aucun regard n'embrasse jamais dans sa totalité*

⁷ *Quête de l'inexprimé*

⁸ *Quête de l'interdit*



© dominique houcmant | goldo

Au vernissage d'*Efflorescence*

¹⁰ Expression de tous les instincts qui sont à la racine de l'être : cannibalisme

¹¹ Fantômes du Désir

¹² Mouvements mystérieux du Cosmos

¹³ L'effusion lyrique ou la lumière délivrée

¹⁴ Dilatation par la lumière – toile en expansion

¹⁵ L'homme aux prises avec son Univers

Nul doute qu'il ait marqué des générations d'élèves !

Guy leur rappelle la difficulté d'être libre pour vivre déjà, mais pour créer aussi :

On est toutes et tous « castrés ». Le problème est de se dé-castrer, de sortir du carcan dans lequel l'entourage, le lieu, le contexte, l'inconscient collectif... nous ont plongés. On nous impose l'ordre de la pensée et une certaine manière de vivre... Et, dans ce contexte nébuleux, on se demande « qui suis-je ? ». Et parmi les différents types de contraintes vécues par un artiste qui doit aussi se garder des théoriciens qui imposent la raison, il n'est pas facile de s'en sortir, mais il le faut ! On ne m'aura pas ! Heureusement, je suis né de telle façon qu'on n'a pas à m'expliquer ce qu'est le machisme ou le racisme. Je ne le suis pas !



Atelier de Guy Vandeloise

Je regarde dans son atelier, la multiplicité de son œuvre, la recherche plastique qui jaillit de partout, la diversité des techniques, des thématiques tant philosophiques, poétiques que simplement issues d'un quotidien transposé dans l'inattendu...

Et en consultant ses carnets, je découvre ces quelques mots, écrits à 24 ans :

1961, un de mes rêves : faire culminer dans l'instant (l'instant est le point de réunion du passé, du présent et de l'avenir) les différents ordres terrestres (animal, végétal et minéral), unis dans un même mouvement cosmique. Un autre serait de peindre – arrêter du temps ! – tout ce qui peut être vu dans le monde à un moment donné.



Dans cette exposition, nous avons choisi ensemble une grande majorité d'œuvres très récentes, notamment une représentation de danseurs. Pourquoi choisir ce type de personnage ?

La danse, cette « poésie avec des bras et des jambes », selon Baudelaire. (Guy sourit)

Mais ce n'est pas important de représenter des danseurs ou des athlètes car ce que je veux exprimer, c'est avant tout la gestuelle, la vie. Je demande à la peinture de me dire qui je suis au moment que je vis. Ce qui m'a importé avec cette danseuse, c'est que la chevelure de la tête se confondait avec l'ombre portée, elle était pour moi, aspirée par sa fin. Mais en fait, plastiquement, ça n'allait pas du tout, et j'ai

Danseuse, fusain sur toile gesso, 2019, 90 x 144 cm

gommé, gommé, gommé, car le fusain se gomme ! Enfin j'ai trouvé. Dynamique étonnante où ombre et lumière s'expriment et se prolongent au paradoxe de la force. La mort devient alors dynamisme et la vie s'exprime dans ses contraires.

Et ces chants d'oiseaux, Guy, que tu qualifies d'émoi du ciel, tu continues à t'envoler avec eux, encore et toujours aujourd'hui ?

Oh oui, car la nature me fascine ! Et si je peins des vols d'oiseaux, c'est que par ces vols, j'ai le sentiment d'accéder à l'harmonie, cette rencontre entre les forces contraires et complémentaires. L'harmonie, parfois si difficile à découvrir, à exprimer.

Quelques mots sur tes nouveaux rébus-poésie ? Nous mènent-ils encore là où l'on ne s'y attend pas ?

A nouveau Guy sourit... Je ne veux pas donner la solution de mes rébus. Mais j'ai voulu simplement peindre du rose, du bleu, et exprimer la vie par une trace de lavis... à laquelle j'ai subrepticement ajouté une exclamation !

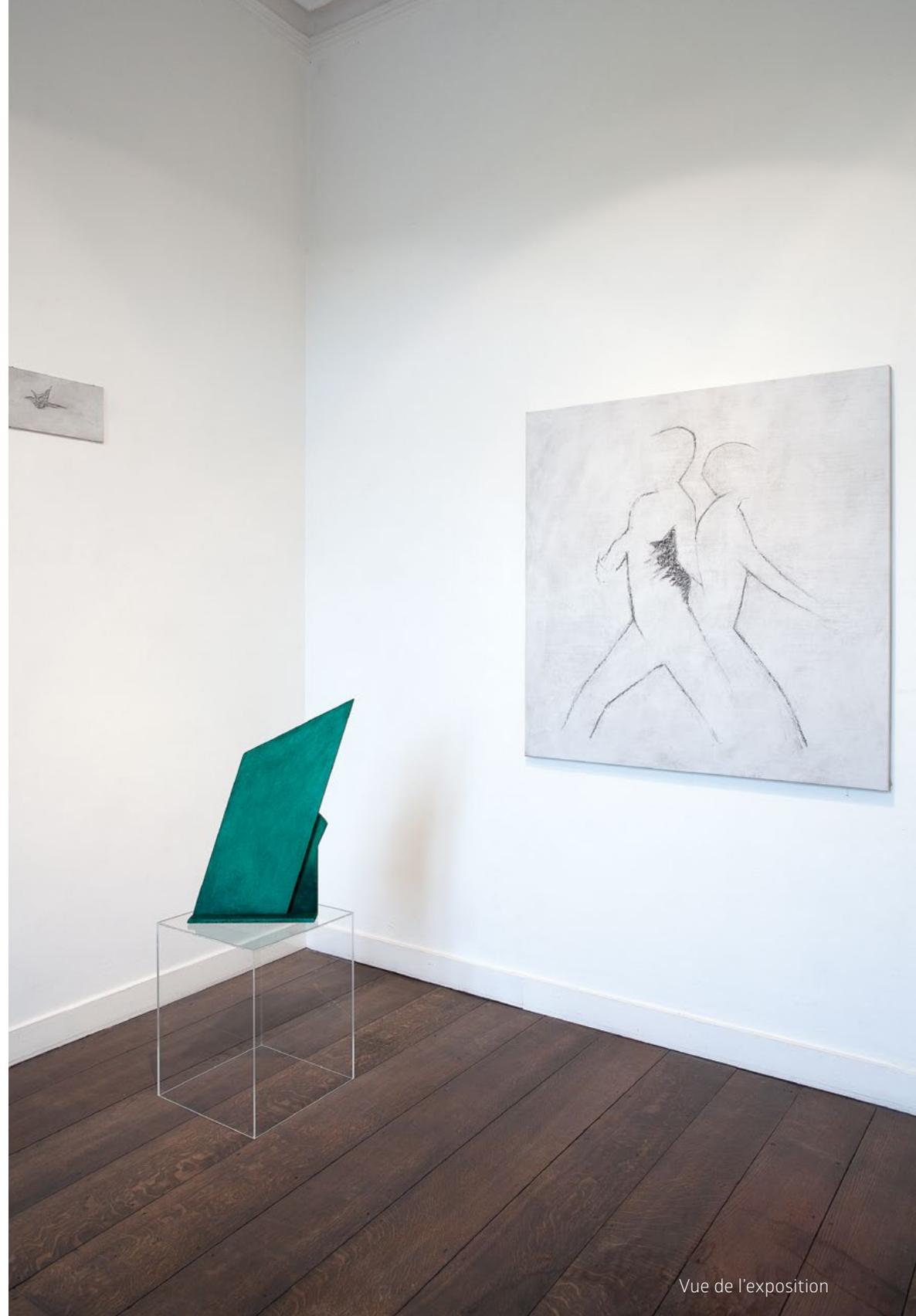
Guy ne se lassera jamais de créer, de nous faire rire, de nous faire raisonner... de résonner et d'escarmoucher les cœurs !

Propos recueillis par Isabelle Neuray



Rébus, crayon pastel sur coton marouflé, 2019, 27,2 x 21,6 cm

Rébus, alkyde et fusain sur toile gesso marouflée, 2019, 40 x 17,4 cm



Vue de l'exposition

Danseurs, fusain sur toile gesso, 2019, 120 x 120 cm

Oiseau en vol, fusain sur toile gesso marouflée, 2017, 18,5 x 36,4 cm

Construction XIII, couleurs vinyliques et à l'huile sur toile marouflée, 2019

Michèle Englert

Plasticienne



© Marcel Claes

Pour cette exposition, Michèle Englert a choisi de mettre en regard ses travaux avec ceux d'Yves Barla qui fut son compagnon durant près de 25 ans.

Yves Barla

Plasticien



© Marcel Claes

« Corps Humains »

Choisir la thématique du corps humain a semblé aller de soi, car même si nos créations ont été réalisées de façon indépendante et créées en des temps différents, elles expriment, à travers des corps ou leurs fragments – traduits de façon synthétique ou allusive – des préoccupations communes : la relation à l'espace, l'expression du mouvement, les interactions, l'énergie et les sentiments...

Michèle Englert est née à Bruxelles en 1956, elle vit et travaille à Liège. Formée à la sculpture à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège, elle suit de nombreux cours et formations en gravure, soudure, bijouterie et peinture. Artiste multidisciplinaire, dont le travail compte sculptures, dessins et photographies, elle crée également du mobilier et des bijoux. Elle participe à de nombreuses expositions tant personnelles que collectives, essentiellement en Province de Liège et à Bruxelles.

Mon rapport au corps humain fut au centre de mes recherches dès le début de mes études artistiques en 1978 : tout d'abord à travers des mises en relation psychologique de personnages issus de mon histoire personnelle, pour dériver petit à petit, vers un rapport de personnages à l'espace, et ensuite vers l'abstraction.

Parallèlement, durant les décennies qui suivirent, j'ai poursuivi de façon soutenue puis de plus en plus espacée, l'étude du portrait et du corps humain d'après modèle vivant, à l'aide du dessin et du modelage, tant dans mon travail personnel qu'à travers les cours de sculpture que je dispensais à l'Académie des Beaux-arts de Liège.

Et tandis que j'explorais les masses, les lignes, le modelé, l'espace, les matériaux et médiums divers (sculptures, mobilier, dessin, photographies et bijoux) tout en suivant d'autres sources d'inspiration (architecture, monde végétal, animal...), une voix intérieure me répétait régulièrement : « plus tard je retrouverai le corps humain ».

Ces retrouvailles eurent lieu en 2011, lorsque j'ai pris ma retraite. Je me lançai alors intensément aussi bien dans l'étude anatomique dessinée et modelée du corps que dans des recherches hors modèle. Ces dernières me firent retrouver le sens du toucher, le contact avec la matière (argile, cire sur fil métallique, plâtre) et une grande spontanéité d'exécution.

Nombre de mes corps furent créés sans idées préconçues, parfois terminés rapidement, parfois tordus dans tous les sens jusqu'à ce qu'un geste, un mouvement, une intention, un sentiment me parle voire m'étonne...

D'autres découlèrent d'une intention d'envol, de chute, de verticalité... intention conservée ou pas, suivant aussi les « accidents », ma connectivité, la réponse du matériau...

Parfois abandonnés mais tenus à l'œil, certains corps ont été repris, retravaillés des mois ou des années plus tard.

Certains attendent toujours...

Ces corps, je leur demande de me traduire des sentiments de vie...

Michèle Englert

Yves Barla est né à Verviers en 1959, il décède à Liège en 2004.

Formé à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège en peinture et dessin ainsi qu'en sculpture, il suit également les cours de Guy Vandeloise. Il poursuit également des formations en création picturale, infographie, fabrication de papier et lithographie. Son œuvre a fait l'objet d'expositions collectives et personnelles et a mérité une grande rétrospective en 2010 à la Salle Saint-Georges du Musée de l'Art wallon à Liège.

Yves Barla et son carnet de dessin étaient inséparables. Et le dessin, son médium de prédilection. Il aimait tout « croquer » (humains, animaux, végétaux, paysages, architectures, objets...) et traduire graphiquement ses multiples recherches (figuratives, abstraites, en bandes dessinées, en illustration, en mobilier...).

Concernant la figure humaine, il a aussi bien représenté des « silhouettes-signes », des portraits, des croquis de musiciens en concert... que le corps pour lui-même dont il développera intensément l'étude dès 1990 tant dans ses travaux personnels d'après modèle que dans les cours de dessin qu'il dispensait à l'Académie de Namur. Les œuvres exposées dans *Efflorescence* témoignent de spontanéité et de « lâcher prise », mais aussi de préméditation (préparations préalables sur divers types de papiers, formes abstraites préexistantes sur le support) et de ses réflexions multiples et complexes :

Le corps se traverse, on le pénètre, on l'intériorise et on l'extériorise – le corps est tantôt en immersion, tantôt en émergence – se regarder de l'intérieur – le volume de la pièce est habité par le corps et le corps est habité par ce volume, celui-ci est un corps avec son ossature, sa chair, sa peau, le corps l'habite, se confronte avec lui, s'insère, s'introduit.

En constant aller-retour à travers son propre corps on essaie d'en vivre les limites, on le transperce.

C'est difficile d'être sur toutes les parties du corps, leur donner autant d'intensité.

Appréhension – Préhension – Compréhension

Le corps se lit

Ces corps, parfois peu décrits, voire à peine évoqués, sous-entendent, à travers leur structure, leur chair, leur peau, un travail sur l'anatomie et l'observation réalisé depuis des décennies. Ces corps m'apparaissent doués d'une énergie intense, révélant leur essence, voire, pour certains, leur fulgurance à travers leurs gestes et mises en espace.

Les « supports-peau », papiers divers, fragiles et organiques pour la plupart, renforcent la proximité entre ses dessins et des sensations intimes, corporelles et vitales.

Michèle Englert



Vue de l'exposition



Atelier de Michèle Englert

Michèle Englert, *Femme debout*
et fil, plâtre et fil de fer, 2016,
35 x 20 x 20 cm

Yves Barla, *Corps croisés*
en mouvement et corps tendus se
joignant, craie noire sur
papier dessin, 1999, 40 x 30 cm



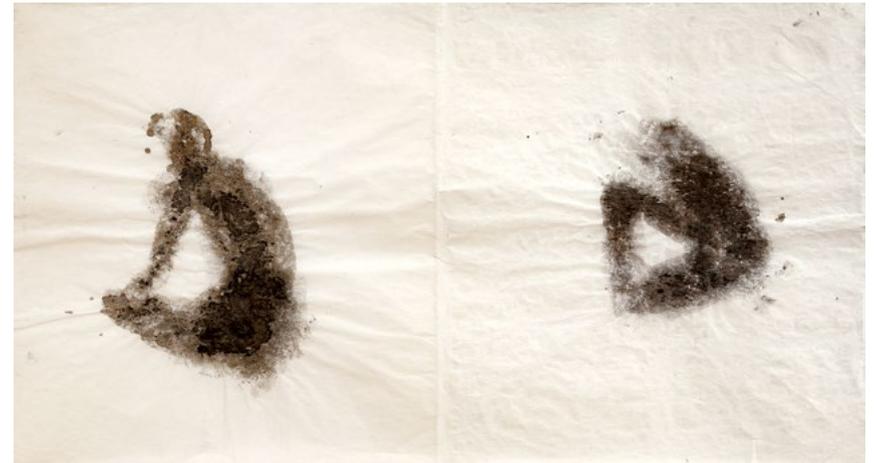
Yves Barla, *Corps debout appuyé sur un carré noir*, encre sur papier de soie, 2000, 25 x 31 cm



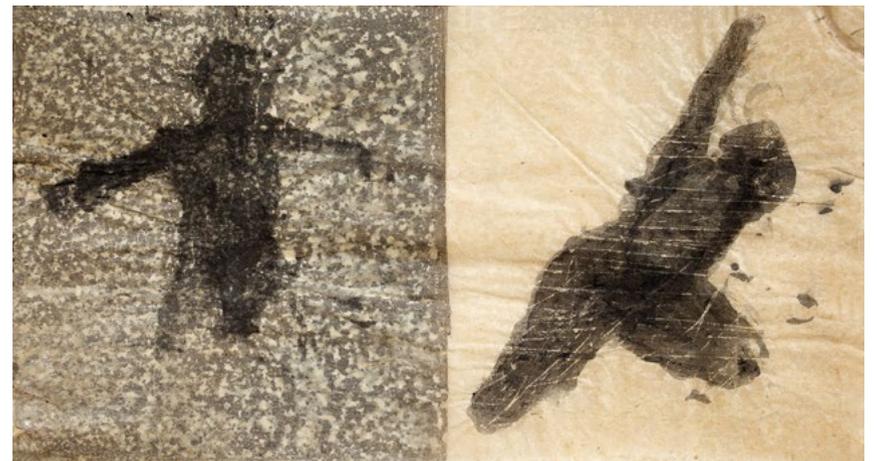
Atelier de Michèle Englert

Michèle Englert, *Quatre corps bras tendus*, plâtre, 2014, 17 x 13 x 10 cm

Yves Barla, *Corps sur carré et corps oblique*, encre sur papier jaune paraffiné, 2001, 22,5 x 42 cm



Michèle Englert, *Petit torse blanc*, terre cuite, 2017, 10 x 7 x 4 cm



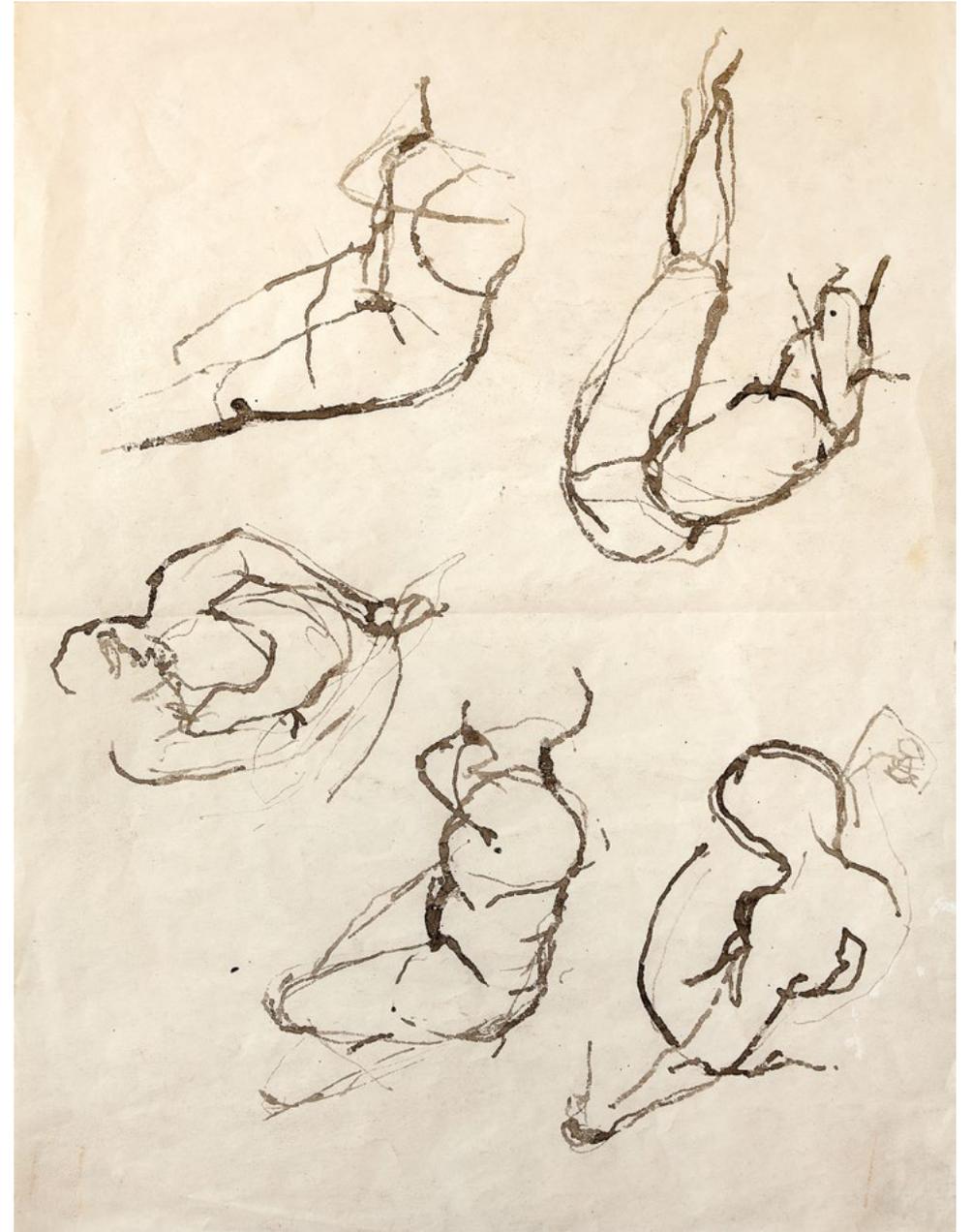
Yves Barla, *Deux corps assis*, encre et brou de noix sur papier de soie, 2001, 24,5 x 43 cm

Yves Barla, *Corps sur carré et corps oblique*, encre sur papier jaune paraffiné, 2001, 22,5 x 42 cm



Michèle Englert, *Homme debout*, résine, 2011, 13 x 3 x 3 cm

Yves Barla, *Corps assis bras en l'air*, brou de noix sur papier, 2000, 30 x 21 cm



Michèle Englert, *Corps envol sur socle*, cire, résine et frigolite, 2014, 20 x 23 x 13 cm

Yves Barla, *Fragments de corps en mouvement*, encre sur papier d'emballage, 1997, 30 x 40 cm

Pierre Čech

Peintre, dessinateur

Né à Liège en 1941, il y décède en 2011.

Il est formé à l'Académie des Beaux-Arts de Liège en dessin et peinture dans la classe de Fanny Germeau dans la foulée d'Anne Zolet, Christian Otte et Rosalba la Greca. Acerbes et rageurs, ses tableaux jettent un regard iconoclaste et désabusé sur la société liégeoise du XX^e siècle.

PIERRE ČECH, L'EXTRATERRESTRE

Trois éléments vous aideront à cerner le personnage qui se cache derrière ce peintre liégeois atypique, comme interloqué par son terroir et son époque.

Un père érudit et exigeant

Au moment de la naissance de son premier fils Pierre, Jiri Čech, son père ingénieur chimiste, vient d'être engagé par la firme américaine Colgate Palmolive qui lui a confié les rênes de l'usine de savon qu'elle vient d'acquérir au centre de Liège. Né à Prague au début du XX^e siècle, Jiri est un érudit à la culture cosmopolite : il parle couramment le tchèque, l'allemand, le français, le néerlandais, le russe et l'espagnol. Un homme qui, de par ses traditions d'origine slave, place son fils aîné au sommet de ses exigences de père. Il lui revient de poursuivre la lignée familiale et de l'illustrer de la manière la plus brillante qui puisse être.

Dans le milieu liégeois et forcément bourgeois où Pierre Čech émerge le 20 juin 1941, cette attente pèsera lourd sur les épaules du jeune homme.

Des circonstances historiques ubuesques

D'emblée, un contexte politique particulier s'impose aux protagonistes de ce parcours de vie. Peu avant la naissance de Pierre, la Tchécoslovaquie, pays d'origine de la famille paternelle, est envahie et intégrée au troisième Reich. Et celui-ci, dans la foulée, envahit la Belgique et... occupe Liège. Or la famille Čech, débarquée récemment des Pays-Bas, vient à peine d'y trouver ses marques. De facto, elle se retrouve intégrée à son corps défendant, dans le giron hitlérien. Pire : le père Čech est incorporé d'office au sein de l'armée occupante, la Wehrmacht ! Sale situation quand on dirige une entreprise en pays occupé et que l'on est appelé à y trouver à la fois des collaborateurs et des amis... ! Les Čech (la famille comptera bientôt trois enfants) font donc profil bas. Et Pierre Čech, qui s'est découvert une passion pour le dessin et la peinture, se fondera pareil sur les bancs de l'Académie des Beaux-Arts de Liège (classe de Fanny Germeau) qui abrite ses premiers coups de crayon et de fusain.



Pierre Čech et Fanny Germeau

Le contexte particulier de Liège occupée puis libérée ne manquera pas d'interpeller le jeune artiste qui s'est forgé un naturel plutôt secret et taiseux.

Entre bourgeoisie et prolétariat

C'est qu'à l'aube de ses vingt ans, le jeune artiste s'amourache d'une jeune liégeoise et lui fait un enfant. Deux autres suivront. Le rêve « dynastique » du père Čech s'effondre. Le fils désormais « indigne » est jeté à la rue. Du même coup, le petit bourgeois se retrouve immergé dans le monde du travail et des soucis d'un quotidien jusqu'alors confortable. D'où ce regard à la fois perplexe et sarcastique qui baigne peu à peu la société que le jeune artiste dépeint alors autour de lui à la manière d'un Permeke... Une série de portraits aux traits rageurs et désabusés réalisés en trois décennies par ce peintre liégeois qui vivra toute sa vie comme un extraterrestre en délicatesse avec son époque...

Jean Čech
Journaliste et frère de Pierre

?



Acrylique et fusain sur papier marouflé, s.d., 110,5 x 95 cm



Acrylique et fusain sur papier marouflé, 1989, 133 x 82 cm



Peinture à l'eau, acrylique et fusain sur papier marouflé, 1981, 140 x 70 cm



© Caroline Dethier

...on l'a déjà dit, qui cherche trouve et, en recherche d'un langage plastique, on se trouve parfois une vie de famille peuplée de signes, d'images et d'histoires fragmentées, où des monstres intimes se déguisent en icônes pour parler avec légèreté de notre condition particulière. Des chapitres de rédemption face aux matériaux ? Je poursuis ce chemin, m'attaque à d'autres médiums à apprivoiser et souvent, avec étonnement, une adéquation me sourit.

Fabienne Guérens

Plasticienne

Née à Hermalle-sous-Argenteau en 1958, elle vit et travaille à Bruxelles. Elle est *formée et déformée* (comme elle le dit elle-même) à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège en dessin et peinture où elle suit aussi les cours de Guy Vandeloise. Elle est diplômée en 1979 et obtient le prix Pauline Jamar. Elle participe à des expositions de sculptures et installations en Belgique (notamment au Cirque Divers), Italie et Allemagne, et intervient également lors d'expositions pataphysiques.

Élaborant une œuvre entre humour grinçant et poésie décalée, son univers fait écho à une enfance Intranquille où déjà elle revendiquait la liberté de ne pas prendre le monde trop au sérieux.

Ici l'univers est impudique et baroque, sage et lumineux, ici on apprivoise. Ici l'animal se trouve être souvent le refuge, notre mythologie intérieure. Ici parfois on trouve ce qu'on ne cherchait pas.



Domicile de l'artiste

Pourquoi le PT à lame ? (PERISSODACTYLES classe MAMALIA) vulg PATINS à GLACE. On en parle, mais trop peu de ...

Leur disparition inquiétante, très certainement due à l'instabilité de leur milieu naturel, provoque de grandes et tragiques migrations. (Petits bras de mer)
La dangerosité des nouveaux terrains peu adaptés à leur morphologie, sans parler du climat, et qui rend souvent impossible une glisse sans dommage.

Quelques communautés ont cependant pu s'adapter dans d'autres contrées (en Europe élargie ils sont appelés « les patins artistiques », il semblerait que les 'TUTU' y jouent un rôle décisif), nous restons sans nouvelles des anciens arrivants.

Un peu d'éthologie à propos de la reproduction complexe des patins à l'âme (lame 1830 VOIR P. QUEQUET)

Avant tout, leurs sublimes parades amoureuses, en magiques et magnifiques spirales, imitées tant de fois qu'on en oublie leur impact sur la valse planétaire. On ne s'étonnera plus de devoir changer l'heure.

Ensuite, chose étonnante, pas de chant, pas de cris, le silence règne et s'impose car au moindre sifflement, ils triple-saltisent, boucle-piquent, réduisent la spirale... beaucoup d'entre eux se blessent dangereusement.

Enfin, nous nous interrogerons sur le rapport PT à lame-manchots.

En effet, force est de constater, volens nolens, qu'en banquise, les empereurs furent accueillis en parades spiralesques traditionnelles et lames amouillantes, par nos PT à l'âme, tout heureux d'avoir de la visite !

Bien mal leur en prit, comme l'histoire nous l'apprend malgré un certain manque d'information quant aux premiers pas des empereurs en Antarctique.

Ainsi que le relate Pluc Quequet dans *Expérience du grand NORD là où il est presque SUD* (INDPT 4/2° ed.) :

... Brrr brrrr, quel froid !

Mais aujourd'hui je sais que tous ces sacrifices feront enfin avancer la banquise, d'ici nous avons la chance d'avoir une vue plongeante. Plusieurs parallèles se sont jointes aux spirales de la coupe du monde Antarctique, les arrivants de l'eau marchent au pas et traînent leurs ongulés palmés en lignes droites et parallèles ; les patins tournent en tous sens, ceci reste un spectacle splendide, tant espéré qu'inattendu.

Résultat :

Une banquise mojito ; il y a beaucoup trop de bruit...

Nous devons repartir...

Ceci n'est pas rassurant.



La dentelle de Bruges reste une référence reconnue par certaines associations du patin artistique, mais nous voulons le travailler dans son biotope.

Espace

Silence

Glissades

Dans mon laboratoire je pose de nouvelles questions :

- Une spirale bouge-t-elle au centre en même temps qu'à l'extérieur ?
- Combien de temps leur faudra-t-il pour arriver au sommet d'une montagne, une fois pour toutes ? Et comment, et pourquoi ?
- La gestation déléguée : les jeunes patins ne chantent-ils pas « comment reconnaître papa ou maman » ? Ou pas.
La question reste ouverte.
- Comment cuisiner la lame ? (Une mue de lame s'opère tous les 3 mois dans les 2 premières années, c'est très nourrissant)
- Pratiquent-ils la césarienne ? (La lame du nouveau-né est souple, les dents de lame de la mère sont par ailleurs très tranchantes)
- Si c'était à refaire. etc.

Il semble que du temps nous manque, mais nous continuons notre recherche, avec votre aide et vos soutiens.

Je remercie mes collaborateurs curieux et émerveillés.

Cordialement,
F.G. Bxl 2019



Une migration entravée, plâtre, patins et accessoires, 2018



Grand chien, moulage et porcelaine papier coulée sur toile, 2015, 160 x 138 cm
La leçon, plâtre de synthèse et bois, 2015

Tania Lorandi

Pataphysicienne

Née à Ougrée en 1957, elle est formée à l'Académie des Beaux-Arts de Liège. Aujourd'hui, elle vit et travaille à Sovere en Italie. Peintre et sculptrice, elle attribue une grande importance à la réflexion et à l'élaboration introspective de ce qu'elle exprime. De là provient sa manière d'affronter chaque travail avec une modalité stylistique indépendante et sans répétition. C'est dans ce contexte que naît son éclectisme qu'elle appelle « polyédricisme ». A partir de 1988, elle s'intéresse à la 'Pataphysique (la science, selon Alfred Jarry, des solutions imaginaires), sans doute parce qu'elle a toujours donné la priorité à l'imaginaire.

L'octaèdre régulier ou ses faces en miroir

Il est de coutume de considérer l'art comme un pont entre soi et le monde.

On retient que pour établir une véritable connexion avec son propre inconscient, il est nécessaire de s'exercer à extraire la matière qui fait dialoguer le soi profond avec le soi social; de ceci, on déduit alors que le soi social est une superstructure : le masque de la *personne*.

Il vaut dès lors mieux, pour protéger le soi profond et véritable, que l'on brouille les pistes en portant le plus de masques possible. Mais il faut les revêtir, ces masques, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi vrais que la figure qu'ils cachent : l'identité d'état civil (dont il est possible de douter autant que des autres) qui n'est qu'une des facettes de l'octaèdre.

L'octaèdre peut reposer consécutivement sur une de ses faces en la cachant. De cette manière, chaque face semble être une base. Ce polyèdre se pose de la même façon sur ses huit faces et lorsqu'il repose sur l'une d'elles, il se montre magnifiquement décentré et bancal, presque en proie à une chute inévitable.

On peut également voir l'octaèdre régulier dans le dessin que Léonard de Vinci a réalisé pour *De divina proportione* de Luca Pacioli, suspendu dans l'espace à une cordelette par une de ses faces : la meilleure façon de l'observer entier. Mais puisqu'en le regardant de la sorte, une partie s'avère toujours cachée, ce sera seulement grâce à une lente et régulière rotation qu'il en résultera une observation complète.



Ici entre en jeu l'œil de la sculptrice et de la peintre. Dans un premier temps, le regard se pose sur la forme sculpturale insérée dans l'espace, dans un second temps le point de vue devient subjectif (offrant le regard de l'illusionniste).

Mais ce n'est pas seulement à travers le regard de la sculptrice ou de la peintre que l'octaèdre ou ses faces en miroir sont étudiés, en tant que *pure* métaphore, il est aussi confiné dans un espace littéraire.

On pourrait penser que le fait de multiplier le soi puisse provenir de l'absence d'un sens unifié de soi. Mais le soi n'est pas morcelé chez les différentes *personnes*. Il se juxtapose dans les facettes d'un octaèdre régulier duquel émerge le vrai visage du soi profond ainsi recomposé. Ce pourrait donc être la fameuse «cohésion du soi» qui est un des objectifs d'une thérapie psychologique. Il n'y a donc pas de faux ou de vrai soi, mais seulement la résultante d'une coordination des différents fragments. Il est donc inutile d'interpréter ce jeu théâtral de masques comme pathologique ou contenant des germes de folie.

Malgré cela, je taquinerai un peu la critique avec une anecdote :

En janvier 2000, j'ai tenu une exposition rétrospective au Cassonetto de Lovere en Italie, décharge et plate-forme écologique de Piazzale Bonomelli. Celle-ci apparaît dans mon curriculum vitae *in extenso* comme : *Œuvres de 1971 à 1991* : vingt ans de mon travail jeté à la poubelle.

Que signifie ce geste? Ironie, provocation, mépris de son propre travail, manque d'estime de soi?

En ce moment précis, j'aurais envie d'évoquer la sculptrice Camille Claudel qui, sous l'emprise de la folie, a brisé un grand nombre de ses sculptures et détruit une partie de son œuvre. Mais détruire, annuler son propre travail témoigne-t-il d'un symptôme de dérèglement mental? N'est-ce pas plutôt une forme d'affirmation de soi? Certes, Camille souffrait d'un sentiment important de persécution. Être femme sculptrice dans la seconde moitié du XIX^e siècle n'a certainement pas favorisé sa sérénité. C'est encore difficile aujourd'hui. Concilier une vie de mère et une vie d'artiste nécessite une forme de renoncement. En fait, à cette époque, en 2000, je ressentais un besoin simple, mais urgent d'espace.

L'octaèdre régulier et ses faces en miroir doit aussi être considéré double, comme s'il avait seize faces. Je laisse ici aux freudiens le soin de continuer, s'ils le souhaitent, le démantèlement de la *personne* (j'y apporte également une aide) : si «une double personnalité» a été considérée par Freud comme perturbante et destructrice, que penser d'une figure avec huit faces multipliées par deux?

On comprendra plutôt la relation que ces miroirs entretiennent avec le monde qu'ils reflètent et aussi qu'ils sont le symbole d'une prise de conscience réalisée par l'auto-analyse!

Mais pourquoi choisir l'effacement des coulisses? J'ai une grande admiration pour les *personnes* qui n'ont pas désiré la postérité. Pascal Pia est l'un d'eux, aux côtés d'Emmanuel Peillet et de Félix Fénéon, «le type de l'écrivain qui n'écrit pas» comme dit Rémy de Gourmont. Ils ont tous soigné un certain silence sur leur *personne*. Les deux premiers étaient, entre autres, de grands faussaires qui ont joué avec la culture et l'art de leur temps.

Bref, pour en venir au fait, je dirais que le silence est un droit et que la discrétion du masque, dans ce monde social où tout est irréel et postiche, dans ce grand théâtre mondain où se déroule la vie, est plus qu'à son aise. Devons-nous forcément jouer la pièce *ubumaine* avec plusieurs acteurs? À beaucoup, on risque moins de s'ennuyer. En outre, je suis plutôt fan du bluff, du bluff archéologique ou de l'archéologie du bluff.

Il n'est donc pas surprenant qu'on se retrouve souvent devant une seule des pièces du puzzle. Comme dans le cas présent relatif au *Fouillemerde Major* légué dans sa totalité à la Fondation Province de Liège pour l'Art et la Culture.

Il n'est pas étonnant non plus que j'aie choisi l'isolement en 1985 : je vis depuis dans les collines morainiques du lac d'Iseo au nord de l'Italie. J'y suis arrivée pour enquêter sur mes racines que je cherche toujours. C'est donc la recherche qui est en jeu, elle est au premier plan et dans tous les domaines, dans toutes les facettes du polyèdre.

La réponse que je donnai à un professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Liège qui, en 1975, m'exhortait à maintenir une forme plus constante quand cela semblait fonctionner, a été significative : «mon style est de ne pas avoir de style». Une prémonition? La recherche a toujours été multiforme, comme si elle était réalisée par des *personnes* différentes. C'est enfin dans mon travail plus littéraire et d'éditrice que les différents champs d'intérêt apparaissent, qu'ils soient ou non sous l'égide de la Pataphysique, peu importe, sauf qu'elle m'a toujours laissé la liberté de ne pas m'enfermer dans la forme.

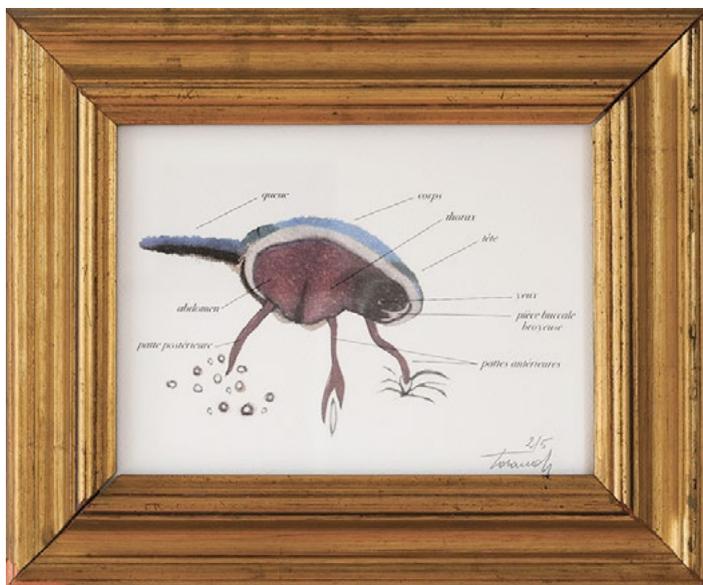
Tania Sofia Lorandi



Le baron Hildebrand, graphite, fusain, pastel gras, peinture acrylique et peinture à l'huile sur toile, 2011-2012, 140 x 130 cm



Fouillemerde major, papier mâché, résine, fourrure, verre, couleurs acryliques, 2012



Morphologie du fouillemerde, estampe (élaboration digitale II/V), 2012, 15 x 20 cm



Accouplement du fouillemerde, estampe (élaboration digitale II/V), 2012, 17 x 27 cm



Fouillemerde major sur le lac Tanganyika (exemplaire sur une crotte d'Hippopotame et devant une crotte anonyme), installation, 2012



Déjections d'or du fouillemerde major, installation, 2019

Vues de l'exposition



Une Fondation pour préserver l'avenir	5
La Fondation, sa raison d'être	6
Le Centre wallon d'Art contemporain	8
Efflorescence à la Châtaigneraie	9
Juliette Rousseff	13
Émile Alexandre	19
Philippe Graitson	25
Roland Castro	31
Brigitte Corbisier	37
Georges Bianchini	43
Dani Tambour	49
Guy Vandeloise	55
Michèle Englert et Yves Barla	61
Pierre Čech	73
Fabienne Guérens	79
Tania Lorandi	85

EXPOSITION

Conception – Organisation : Isabelle Neuray, Caroline Quaniers

Régie : Christophe Swerdtfegers

Vidéo : Dimitri Geukenne

Remerciements à Annamaria Pomella du service Culture de la Province de Liège, à Marie-Hélène Joiret, Justine Mathonet, Benjamin Puchala et Vinciane van Runckelen de la Châtaigneraie pour l'aide et les conseils précieux.

CONCERT APERITIF

Luz Da Lua avec André Klénès à la contrebasse et Adrien Brogna à la guitare.

CATALOGUE

Graphisme : Anne Truyers

Crédits photos : les photos des œuvres et de l'exposition sont de Caroline Dethier

Rédaction : Jean Čech, Michèle Englert, Fabienne Guérens, Carl Havelange, Tania

Lorandi, Isabelle Neuray, Juliette Rousseff, Guy Vandeloise.

Coordination : Isabelle Neuray, Caroline Quaniers, Primaëlle Vertenoel,

Denis Wautelet

Isabelle Neuray et Caroline Quaniers remercient chaleureusement les artistes (Guy, Juliette, Dani, Fabienne, Tania, Michèle et Brigitte) et les familles des disparus (Eugénie Marlet et Paul Graitson – Marie Castro – Laure, Jacqueline et Jean Čech Emmanuelle et Etienne Alexandre – Pierre Bianchini) pour leur confiance, leur investissement et leur bienveillance.

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Henroprint en octobre 2019.

© Les Éditions de la Province de Liège

Boulevard de la Sauvenière, 77

4000 Liège (Belgique)

www.edplg.be

Tous droits de reproduction,
d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays.

D/2019/13.530/17

ISBN : 978-2-39010-150-5